

LES POIS MAUDITS

Légende nazaréenne reproduite par un maître flamand du
XVe siècle, sur un panneau gothique



Il y a fort longtemps, bien après le déluge, mais avant la Lumière — cette Lumière incréée venue du ciel pour nous en montrer le chemin — au pays de Judée, une femme passait. Elle était jeune et belle, de cette beauté sereine dont il plaît à Dieu de parer ses élues — le nombre en est encore, dit-on, très restreint. Ses yeux, purs et candides, entr'ouverts comme l'amande aux premiers feux du jour, s'abritaient sous l'albâtre du front virginal qu'un turban de lin blanc presque entièrement voilait. Le nez droit et fin, les lèvres purpurines ornaient ce frais visage au ravissant contour sur lequel Dieu sema des roses. Une longue et souple robe, de couleur bleue, la vêtissait comme un pan du ciel, tandis qu'une étoffe brune, aux plis ramenés, enveloppait la taille qu'on soupçonnait gracieuse quand même.

Qui donc était cette femme, au matin, si modeste, à la démarche lente ?

Évitant soigneusement les cailloux et les ronces d'un sol inégal, elle paraissait tenir entre ses doigts fuselés le cristal fragile de quelque nard précieux. Parfois elle s'arrêtait, souriante, oppressée par une joie qu'on eût dite infinie; son regard s'irradiait par une vision soudaine, et sa voix, aussi claire que l'onde des fontaines, murmurait doucement :

— Mon Seigneur et mon Dieu !

Quel trésor, à sa vue, s'était-il révélé, dans cet instant d'extase ?

Peu à peu, cependant, la femme, silencieuse, reprenait cette route qui mène, à travers champs, jusqu'à Aïn-Karim. Le so-